

Tour de jardin

Thérèse Romer

Numéro 95, hiver 2002–2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15536ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Romer, T. (2002). Tour de jardin. *Continuité*, (95), 13–15.

TOUR DE JARDINS



par Thérèse Romer

L'image nous vient de la littérature. Elle se faufile dans les livres qu'on aimait enfant, un peu empoussiérés, la Comtesse de Ségur et la Bibliothèque rose, plus tard Bernanos, Mauriac, des romanciers menacés d'oubli. Il faut savoir que dans la vraie vie, les jardins de curé sont en voie de disparition dans leur patrie, la France. Au Québec, ils n'ont guère pris racine.

Le mot demeure cependant une expression vivante. Il évoque de petits havres de paix, humbles jardins au cœur d'un village en pierre, coincés entre l'église et le presbytère, peut-être entourés de vieux

Le Québec, comme chacun sait, compose sa culture des influences

françaises, anglaises et américaines qu'il amalgame à sa réalité propre.

Qu'avons-nous gardé des typiques jardins de curé français,

des cottage gardens anglais ? Comment y mêlons-nous le goût très U.S.

de la décoration et la simplicité naturelle du jardin de grand-mère ?

murs, empreints du simple amour des plantes. Sans recherche ni prétention, ils sont riches en imagination et en diversité. *Le Petit Robert* est laconique : « Jardin de curé, où poussent toutes sortes de plantes ». Percevons un mélisme d'herbes potagères, de

simples médicinaux, de roses, de lis et de fleurs traditionnelles, de fruits mûrissants au parfum appétissant. Un endroit à la fois secret et accueillant, conçu pour y trouver refuge, méditer, s'émerveiller. À mille lieues des jardins d'agrément, impressionnants, classiques et

Faciles, accommodants et à longue floraison, les rudbeckies et les campanules se ressèment à volonté dans un coin qui leur convient.

Photos : Thérèse Romer

disciplinés, des nobles ou même des évêques.

De tels jardins de curé sont devenus rares en France. Au XIX^e siècle, il y avait quelque 30 000 paroisses avec cure et jardin. Aujourd'hui, il en reste une poignée. Les fonctions du prêtre ont changé, son emploi du temps aussi. Des presbytères ont été démolis, d'autres, avec leur jardin, sont devenus des gentilhommières ou des résidences secondaires. Y dominent les plantes ornementales, oublions les utilitaires. La voiture à cheval n'existe plus (ni le fumier pour engraisser le jardin), pas question de ruches, bannie la modeste basse-cour qui agrémentait l'ordinaire du curé. Les stationnements d'auto, l'urbanisation et la télévision ont balayé mœurs et paysages. C'est chose classée pour les générations actuelles, peu sensibles aux évocations des

Évangiles ou de la Bible. Seule l'expression, *jardin de curé*, éveille l'imaginaire.

QU'EN ÉTAIT-IL AU QUÉBEC ?

Ici, le contexte était différent. Après la Conquête, les communautés religieuses et les paroisses ont gardé leur statut social. Au XIX^e siècle (et pendant une partie du XX^e), le curé restait un notable du village, bien logé au presbytère, encadré par la fabrique, recevant dîme des paroissiens (souvent en nature), donc peu porté à cultiver un potager sauf si le bedeau s'en chargeait. Là où jardin il y avait, les pelouses sont apparues vers le milieu du XX^e siècle. Pour leur part, les communautés religieuses, imposantes et généralement prospères, disposaient de grands terrains en culture, où la main-d'œuvre bon marché permettait d'assurer, outre l'alimentation de la

communauté, celle des élèves du collège, des malades de l'hôpital et parfois même des pauvres. Quant aux jardins ornementaux, autrement plus ambitieux que de simples jardins de curé, ils étaient l'apanage autant de certaines communautés religieuses que de domaines seigneuriaux. Ils ont été délaissés après la Seconde Guerre mondiale.

Par ailleurs, ici comme en France, des membres du clergé ont été chefs de file en botanique et en agriculture, transmettant de génération en génération les meilleures connaissances de l'époque. Pensons à l'abbé Provancher, à l'abbé Brunet, au père Louis-Marie ou au frère Marie-Victorin.

PAR-DELÀ LA MANCHE

Dans l'autre grande tradition des jardins, les *vicarage gardens* faisaient partie, depuis le XVIII^e siècle, des paysages ainsi que du mode de vie des collectivités rurales. De nos jours, dans un contexte social de plus en plus laïque et urbain, les Anglais voient disparaître leurs beaux *vicarage gardens* ruraux, marqués autant par le *vicar* que par son épouse, responsable du prestige de la demeure cléricale entourée d'un jardin, généralement à l'orée des autres habitations du village. Quelques livres en chantent encore la tradition et l'histoire. Mais ces jardins anglais de presbytère, au fond très divers, ne laissent derrière eux ni style ni mode.

Aujourd'hui, c'est plutôt le *cottage garden* qui évoque cette image de jardin modeste, charmant, composé d'un mélange de plantes diverses. Comme celle de jardin de curé, la notion de *cottage garden* dérive du XIX^e siècle, cette période où l'Angleterre connaît une prospérité nouvelle

Jardinières et grimpan-
tes animent encore de nombreuses
façades d'habitations
anciennes.



sous le règne de Victoria. Les « engagés » des grands domaines à la campagne, aussi bien que les ouvriers dans certains quartiers « progressifs » des villes, pouvaient désormais se permettre de cultiver devant leur demeure un petit lopin de fleurs et d'herbes potagères pour leur simple agrément. S'infiltrait ainsi peu à peu dans le peuple l'engouement des riches pour l'exubérance des « nouveaux » végétaux exotiques, importés à grands frais d'outre-mer ou multipliés dans des serres somptueuses pour orner de splendides jardins de notables. Par opposition aux excès des riches, surtout des nouveaux riches de l'époque, un goût de simplicité auréola les *cottage gardens*. De nos jours, le mot désigne un style horticole, fondé sur un contexte révolu, mais repris dans les banlieues et les campagnes anglaises tout en s'embourgeoisant. Une mode en est née ainsi que des copies plus ou moins réussies un peu partout dans le monde, en particulier dans les anciennes colonies anglaises, notamment en Amérique du Nord.

ET AU QUÉBEC ?

Devrions-nous parler de jardin de curé ou de *cottage garden* lorsque nous évoquons chez nous un jardin de taille modeste, simple et beau, mais sans prétention ? En France, on traduit *cottage garden* par jardin champêtre, ce qui rend la notion trop floue. Préférierions-nous dire, tout bonnement, jardin de grand-mère ? Essentiellement, un tel jardin est rempli d'une abondance de vivaces et d'annuelles. Les plantes et les graines sont souvent échangées entre parents et amis. On y trouve une tonnelle, une charmille, des tuteurs de fabrication artisanale. Peu ou



pas de décorations recherchées et coûteuses. Si le terrain donne par bonheur sur une rivière ou sur le fleuve, tant mieux ! Sinon, une petite pièce d'eau, rendue abordable grâce aux technologies modernes, sera très certainement au goût du jour.

Embelli de cœurs saignants au printemps, de roses, de pivoines, d'iris et de lupins en été, plus tard de roses trémières, de phlox et de rudbeckies, toutes fleurs entremêlées à des fines herbes, à quelques plantes potagères et à certaines espèces indigènes, le jardin de grand-mère fait la fierté et le plaisir de ceux qui le créent, le cultivent, le dorlotent. À sa façon, il marie une sagesse ancienne avec les délices de la nouveauté.

Thérèse Romer est interprète de conférence, journaliste horticole et présidente de la Fondation Maison et Jardins Chénier-Sauvé.

Le charme d'un vicarage garden est recréé au Québec par ces cosmos dansant au bord de digitales.



La simplicité d'une ou deux touffes d'hémérocailles se marie bien avec un jardin à l'ancienne.

POUR EN SAVOIR PLUS

- Michel Baridon, *Les jardins*, Paris, Robert Laffont, 1999, 1239 pages (plus particulièrement les pages 1071 à 1096, « Les jardins de notre temps »).
- Marie-Thérèse Hadebourg, *Au bonheur des jardins d'autrefois. Jardins de curé, jardins de grand-mère*, Paris, Hachette, 1998, 224 pages.
- Christopher Lloyd et Richard Bird, *Les jardins champêtres*, Paris, Éditions Hatier, 1991, 192 pages.
- Miss Read & Michael Joseph, *The English Vicarage Garden*, London, Michael Joseph, 1988, 177 pages.
- Michel Tournier et Georges Herscher, *Jardins de curé*, Paris, Actes Sud, 1995, 200 pages.